

qui désaillent, elle voyait tout. L'universelle plainte la pénétrait.

Le monde lui apparaissait sous sa figure de souffrance. Elle n'avait d'autre remède à lui apporter que sa pitié, ces mains tendues, les mots qu'elle savait encore mal dire : " Espérez, oubliez, rapprochez-vous, demain sera meilleur : je souffre avec vous aujourd'hui." Cependant, pour si peu, et elle s'en étonnait, il y avait d'immenses peines qui s'adoucissaient, des larmes qui s'arrêtaient de couler, et quelque chose comme une trêve qui survenait. Les âmes, en l'écoutant, songeaient : " Est-ce bien vrai qu'on peut espérer ? " Et ce simple doute les soulevait un peu, il semblait à Henriette, parfois, qu'elle jetait des planches à des unsfragés. Elle rentrait chez elle ces jours-là, dans la nuit déjà faite, le cœur si léger qu'elle se disait : " Je rajeunis donc ? J'ai envie de chanter." L'oncle grondait : Voilà-t-il des heures pour se coucher ! Si je ne te connaissais pas, je croirais que tu as un amour en tête !" Henriette le calmait, mais ne le démentait pas.

Le dimanche, elle se promenait, tantôt avec l'oncle, tantôt avec Marie. Mais elle ne manquait guère, vers l'heure où le soleil déclinant fait l'ombre égale à la hauteur des murs, de traverser l'avenue Sainte-Anne, qui couronne la butte, devant l'église. Elle y rencontrait, à l'abri des maisons basses ou des arbres à peu près sans feuilles qui poussent dans le rocher, presque tous ses amis du quartier, montés là comme des compagnies de perdreaux qui se poudrent. Les enfants jouaient par bandes. Les mères causaient par tout petits groupes, bien isolés, chacun ayant son ombre. La poussière qui s'élevait faisait aigrette sur la colline, et tordait sa pointe dans le vent de la Loire.

En même temps, la morte-saison dispersait les employées de madame Clémence. Plusieurs d'entre elles, à quelques jours d'intervalle, avaient dû prendre des vacances forcées, jusqu'à la fin de septembre : Mathilde, Jeanne, Lucie, d'autres encore. La journée achevée, l'une d'elles était appelée par la patronne. Elle revenait quelques minutes après, les yeux rouges. De toute sa vaillance, et de tout son orgueil froissé elle se composait un maintien pour dire : " Au revoir, mesdemoiselles. C'est mon tour, ce soir. On me met en vacances." Les intimes l'embrassaient, les autres lui serraient la main. Personne n'avait l'air de douter qu'on dût se revoir en octobre. Et cependant l'expérience leur avait appris que le caprice de la mode s'étend jusqu'aux engagements passés avec elles, et que celles qui partent avec une promesse ne revien-

nent pas toujours. Elles nouaient leur cravate elles descendaient un peu avant les autres l'escalier, et pour la première fois de l'année, ce soir-là, elles n'attendaient pas les camarades d'atelier pour répéter, au seuil de la porte : " Au revoir Irma ; au revoir, Reine ; au revoir Henriette." Le chagrin les chassait vite, loin des privilégiées qui continuaient à travailler sans elles autour des tables vertes. L'apprentie serait le tabouret inutile dans le placard aux vêtements. Le lendemain matin, quelqu'une des arrivantes cherchait des yeux l'absente, se souvenait, sourirait et se taisait.

Heureusement, Marie Schwarz était restée, grâce à l'appui d'Henriette devenue puissante au point d'obtenir, pour sa protégée, un très léger relèvement de salaire. " Je le fais uniquement pour vous, avait dit madame Clémence ; et c'est presque une injustice." De telles faveurs portaient naturellement vers Henriette des sympathies que, jusqu'à-là, la crainte de mademoiselle Augustine, la première, avait retenues. Reine, une après-midi, tout au bout de la table s'était penchée vers elle : " Mademoiselle Henriette, j'ai une confidence à vous faire. Je crois que je me marierai à l'automne. C'est très modeste. Mais je suis très aimée. Il est employé aux chemins de fer. Voulez-vous venir dimanche ? Je serais si heureuse, s'il vous plaît ! Nous avons parlé de vous." Irma lui avait dit de même, un jour qu'Henriette lui demandait : " Vous êtes lasse ? Vous toussez ? — Moi ? je suis fichue. Il y a longtemps que je le sais. Quand je serai tout à fait malade, et que je n'aurai plus ma vie d'à présent, je vous ferai demander, vous, pour me consoler. Mais ce n'est pas très gai ce que je vous promets là. En attendant, ça vous amuserait-il de lire un conte de Daudet ? J'en ai lu un si joli, que je l'ai copié tout entier, parce que je ne pouvais pas garder le livre. Je vous apparterai mon cahier, dites ? "

Marie demeurait la même, hardie, ouvrière médiocre, sans vie morale d'aucune sorte, mais affectueuse et franche absolument. Elle avait dit en riant, dans une promenade du dimanche : " Tu sais, je crois que ton frère Antoine ne serait pas fâché de me faire la cour, mais je ne veux pas, tu comprends. Ça te ferait trop de peine." Elles se tutoyaient depuis le jour où Marie avait été augmentée chez madame Clémence. Henriette n'avait essayé d'aucun discours inutile. Mais par une jolie inspiration de jeune fille et d'artiste, elle s'était hâtée d'embellir le chez-soi de cette pauvresse. Elle savait que les murs trop laids conseillent mal. Et avec du